



« Fais pas genre ! »

Les métiers n'ont pas de sexe

[▶ Voir la vidéo de présentation](#)



EXPOSITION

« Fais pas genre ! » Les métiers n'ont pas de sexe

Marlène est agente de sécurité au sein de la RATP, comme 44 femmes en 2017. Carine fait partie des 27% de femmes travaillant dans le secteur du numérique, Loïc est assistant de direction comme 5% d'hommes dans sa profession. Quant à Adrien, il fait partie des 1,92% des hommes sages-femmes. Ces personnes ont en commun d'exercer un métier dans lequel elles sont en minorité de « *genre* ».

Que les représentations sexistes et les clichés viennent de l'entourage familial, du milieu scolaire voire du milieu professionnel lui-même ou qu'elles soient créées par des mécanismes d'autocensures liés à des représentations stéréotypées se formant dès la petite enfance, elles peuvent être des freins à un épanouissement personnel et professionnel.

Les portraits sont composés de témoignages bruts évoquant le parcours de ces hommes et de ces femmes, le choix de leur métier, les valeurs associées et éventuellement les difficultés rencontrées. Quant aux photographies, réalisées en noir et blanc, elles « *mettent en scène* » chaque personne en situation professionnelle, les révélant dans leur environnement.

A travers 20 portraits, l'exposition vise à sensibiliser le grand public pour combattre les stéréotypes sexistes qui entravent la mixité professionnelle.

En filigrane, chaque portrait révèle le courage de celles et de ceux qui, au quotidien, s'investissent dans leurs professions et participent ainsi à gommer les clichés.

Actuellement, seuls 12% des métiers sont considérés comme mixtes. Preuve que la répartition déséquilibrée des métiers entre les hommes et les femmes reste aujourd'hui une réalité socio-économique en Ile-de-France.

L'objectif est de passer à 30% de métiers mixtes d'ici à 2025.

Afin de contribuer à lutter contre les préjugés associés à certains métiers, Pôle emploi Ile-de-France s'engage en faveur de l'égalité professionnelle entre les femmes et les hommes.

Le premier plan régional en faveur de l'égalité professionnelle entre les femmes et les hommes associant l'Etat, Pôle emploi Ile-de-France et la Caisse des dépôts et consignations d'Ile-de-France a été signé le 21 mars 2017. Il a pour objectif de développer la mixité professionnelle, faciliter le retour à l'emploi en agissant sur les freins périphériques à l'emploi des femmes (problèmes de gardes d'enfants notamment) et en favorisant la création d'entreprise.

Ce projet est porté par les collaboratrices et les collaborateurs du service communication de la Direction régionale de Pôle emploi Ile-de-France.

En 2017, 4,5% de femmes composaient le GPSR

Marlène, 33 ans, agente de sécurité au sein du GPSR, le Groupe de protection et de sécurité des réseaux de la RATP



Très rapidement après mon Bac pro, j'ai voulu m'engager au sein des Forces armées. J'ai travaillé deux ans au sein de l'Armée de terre et six ans dans l'Armée de l'air. Ce qui m'a attirée, ce sont les valeurs militaires, et notamment le dépassement de soi, l'esprit d'équipe, la cohésion. Au bout de huit ans, j'ai eu besoin de stabilité et j'ai décidé de mettre à profit mon expérience dans un métier de la sécurité. Mes principales missions au sein de la RATP sont la protection des personnes et des biens et la lutte contre la fraude. Je participe à des opérations conjointes avec les équipes de contrôle, la Police et la Gendarmerie. Chaque jour, après la perception de l'arme, nous faisons le point sur ce qui s'est passé la veille sur le réseau puis nous partons sur le terrain. Nous fonctionnons par équipe de trois à quatre personnes.

En tant que femme, je pense qu'il est important de s'affirmer et de rester soi-même ! Et il faut avoir du caractère ! Au sein des équipes, les femmes ont un vrai rôle à jouer, en désamorçant des conflits par le dialogue.

Avec les collègues, cela se passe très bien. Moi je n'ai jamais eu de problème et si besoin, l'encadrement répond présent. La seule différence, si différence il y a, pour une femme dans ce métier, c'est la force physique. Ce qui me plaît, c'est de sécuriser les voyageurs. Quand j'interviens sur un vol à l'arraché ou une agression, je me sens vraiment utile ! C'est un service qui est essentiel pour la RATP. Il faut aussi avoir beaucoup de sang froid car nous avons une vraie responsabilité envers les voyageurs. Pour moi, c'est un métier unisexe, pas commun c'est vrai, mais j'invite les femmes à se lancer !



En 2011, 94,3% des employés
de maison étaient des femmes

Christian, 53 ans, employé de maison pour l'agence O2 Seniors et Handicap Paris 19



J'ai commencé à travailler en tant qu'employé dans le secteur bancaire et pour des entreprises privées. J'ai connu de grosses difficultés, mon parcours de vie a été un peu chaotique et j'ai cherché une formation ou un emploi pour m'en sortir. C'est à ce moment-là que j'ai rencontré des conseillers de Pôle emploi. J'avais déjà fait un bilan de compétences et j'avais besoin de travailler rapidement. Faire le ménage, exercer un métier de service, c'était quelque chose qui me plaisait bien. J'ai donc suivi la formation en 2008-2009 et j'ai validé mon certificat de qualification professionnelle pour devenir employé familial polyvalent. Après une période de cinq mois de chômage, j'ai été recruté au sein de l'entreprise O2. J'étais le seul homme lors de cette session de recrutement ! Et c'est ce que j'ai expliqué ce jour-là : « *Vous n'allez pas me croire, je sais je suis un homme mais j'aime bien faire le ménage et être dans le service à la personne !* ».

Aujourd'hui, je travaille à temps complet, j'interviens chez plusieurs particuliers. Le fait d'être un homme n'a jamais été une difficulté pour moi, même si parfois on entend quelques petites remarques comme « *mais tu ne vas pas faire ça !* » ou une cliente qui m'a raconté qu'elle pensait qu'il y avait une erreur, elle s'attendait plutôt à Christiane ! Ce que j'aime dans ce métier, c'est qu'on voit tout de suite le résultat de son travail. C'est un métier assez solitaire et cela me plaît. Pour l'exercer, je pense qu'il faut une bonne condition physique, être rapide et assez méticuleux mais aussi disposer de qualités liées au « *savoir-être* » comme la politesse et la discrétion. Et c'est un métier qui recrute ! En ce qui me concerne, j'ai trouvé mon équilibre.



En 2011, 95,6% des secrétaires
de direction étaient des femmes

Loïc, 40 ans, assistant de direction bilingue pour un cabinet de recrutement



J'ai fait une formation à l'Afpa pour devenir assistant de direction bilingue. J'ai ensuite exercé différents postes en tant qu'assistant technique et comme assistant pédagogique. Puis j'ai intégré un cabinet d'avocats et désormais le cabinet de recrutement que j'ai rejoint il y a quatre mois. Mon métier consiste à « assister » mon supérieur hiérarchique, lui donner les moyens d'intervenir au mieux et à anticiper ses besoins. L'essentiel du travail se fait dans l'ombre, on touche à tout et on peut même évoluer vers des missions d'assistant personnel. C'est ce qui me plaît, il faut être réactif, polyvalent et être très exigeant.

Aujourd'hui, au sein de mon cabinet, je suis le seul homme parmi la dizaine d'assistants de direction. Pour moi, cela n'a jamais été un problème et je m'y étais préparé, je savais que j'allais évoluer dans un univers féminin. Déjà lors de ma formation, j'étais le seul homme. Je n'ai pas particulièrement reçu de remarques sexistes et je dirais même que c'est plutôt un atout car je me démarque de la « concurrence ». Je suis même « chouchouté » par mes collègues. Et il y a certaines situations amusantes. Je traite avec beaucoup de personnes étrangères et mon nom est très français, alors ils ne savent pas si je suis un homme ou une femme et écrivent toujours « madame ». Quand je leur parle ensuite au téléphone, ils sont souvent très gênés ! Cela m'amuse plus qu'autre chose. Actuellement, j'assiste une femme qui a un poste avec de fortes responsabilités. Je pense qu'on forme un binôme très intéressant puisqu'il casse le schéma classique et cela illustre à mon sens une certaine modernité !



En 2011, 15,8% des dirigeants d'entreprise étaient des femmes

Myriam, 47 ans, cheffe d'entreprise. Elle dirige aujourd'hui deux structures, une entreprise de négoce de produits verriers et une société de serrurerie-métallerie



J'ai une formation technique, je suis diplômée d'un IUT génie mécanique. Je remercie mes parents qui m'ont laissée me diriger dans cette voie car mes professeurs ne voulaient pas. Ils estimaient que j'étais trop féminine ! Pour eux, la filière technique était destinée à ceux qui n'avaient pas le « *niveau* ». J'étais la seule fille dans ma classe !

J'ai travaillé onze ans dans le secteur de l'automobile, puis dans le secteur pharmaceutique. J'ai ensuite évolué vers le secteur des produits verriers, ce qui m'a ensuite encouragée à monter ma structure. J'ai également eu un accident de parcours et j'ai revu mes priorités. Aujourd'hui, tout se passe très bien avec les équipes de ma société de serrurerie-métallerie. Au départ, il a fallu « *faire ses preuves* », puis une relation de confiance s'est instaurée petit à petit.

Devenir cheffe d'entreprise, cela n'a pas été spécialement une difficulté. Ce qui me surprend, ce sont parfois des réflexions. On me renvoie en permanence le fait que j'ai du cran ! Ça étonne vraiment car les gens ont peur de se lancer, de l'échec et sont encore plus surpris lorsqu'ils rencontrent une femme qui a « osé » le faire ! Dans le secteur du bâtiment, je n'ai pratiquement que des hommes en face de moi et ils sont un peu « *bluffés* ». Je remarque une forme de respect à voir une femme gérer une société. Toutefois, il faut être pointue techniquement, sinon vous n'êtes pas reconnue. On vous attend un peu au tournant ! Je suis aussi obligée de faire attention à ma manière de m'habiller. J'essaie de mettre des baskets et des jeans, car il y a un a priori par rapport à cette question. Etre trop féminine, ce n'est pas adapté au métier.

Pour y arriver, il faut aimer ce que l'on fait, être motivé et savoir prendre des décisions très rapidement ! J'ai toujours fait figure de personne un peu « *hors norme* » ! Pour moi quel que soit le métier, si on est passionné, on peut le faire.



La profession de sage-femme est ouverte aux hommes depuis 1982. En 2011, on comptait 347 hommes dans la profession, soit 1,92% selon la DREES, la direction de la recherche, des études, de l'évaluation et des statistiques

Adrien, 32 ans, sage-femme



A la fin de ma première année de médecine, je me suis orienté vers le métier de sage-femme. Parmi les autres professions médicales, ce métier correspondait complètement à mes motivations : la rencontre, l'altruisme ainsi que la dimension technique du métier. Quand j'ai dit à mes amis et à ma famille que je souhaitais devenir sage-femme, j'ai senti qu'il y avait comme une perte de reconnaissance sociale et de prestige. Je me suis beaucoup justifié auprès de mes proches. On m'a dit que c'était très étrange de vouloir faire ce métier. J'ai dû déconstruire ces préjugés avant de me lancer.

Après avoir fait trois ans à l'hôpital, j'ai ouvert une maison de santé il y a quatre ans au Pré-Saint-Gervais en Seine-Saint-Denis pour offrir une prise en charge plus personnalisée. J'entends parfois des remarques sexistes comme « *c'est comment avec un homme ?* » et on demande à mes patientes si « *cela ne leur a pas fait peur ?* » mais il n'y a aucune différence entre un homme et une femme dans la pratique médicale. Le principe d'égalité doit aussi s'afficher au sein de cette profession. D'un point de vue relationnel, j'ai toujours aimé discuter, comprendre et le rôle de la communication est très ancré dans notre profession.

Je pense que notre société est encore très « *genrée* ». On pense à tort que ce sont des compétences « *féminines* » qui sont nécessaires pour exercer ce métier. Moi aussi je me suis posé cette question : « *est-ce que moi, en tant qu'homme j'ai ma place ?* » Mais oui, bien sûr. Je pense qu'il y a une déformation de l'image du métier de sage-femme.



Au sein des techniciens et agents de maîtrise de la maintenance, 8,9% des effectifs étaient des femmes en 2011

Meggane, 27 ans, en formation pour devenir technicienne de maintenance en chauffage ventilation et climatisation



J'ai commencé ma formation avec l'Afpa en juin dernier pour devenir technicienne de maintenance en chauffage ventilation et climatisation. J'alterne un mois en formation, un mois en entreprise. J'étais déjà dans le secteur du bâtiment auparavant mais avec la casquette de commercial et j'ai eu besoin de maîtriser l'aspect technique. Je souhaitais être mieux « armée » pour évoluer dans ce métier. J'ai donc décidé d'entreprendre cette formation. Je n'aime pas être enfermée, j'aime comprendre la mécanique, utiliser mes mains, voir comment les choses fonctionnent... ou ne fonctionnent pas ! Dans la maintenance, on doit trouver des alternatives et voir l'impact sur le bilan énergétique. C'est vrai qu'en tant que femme, cela peut être difficile de faire sa place. Quand on est entourée uniquement d'hommes, on n'a pas envie de passer pour une idiote. Au niveau physique dans la maintenance, il n'y pas de difficulté particulière. Et certains hommes ne sont pas spécialement plus costauds que moi !

On sent aussi que depuis quelques temps, les femmes sont les bienvenues dans le bâtiment. Depuis mon arrivée au sein de l'entreprise, tout se passe très bien, mais c'est vrai que ça surprend de voir une petite jeune femme comme moi ! Certains, les plus vieux ont un peu du mal à me laisser intervenir ! Les jeunes ont moins cette tendance. Peut-être que les mentalités évoluent ! Au sein de la formation, je suis la seule fille, ça se passe bien même s'il y a beaucoup de blagues. Je pense qu'il faut avoir le caractère qui va avec !

Ma meilleure amie est architecte et quand on était plus jeunes, je lui disais : « *Moi je ferai la plomberie et l'électricité !* ». Mais c'était vague, pas concret, je ne me voyais pas faire un métier d'homme, car on nous éduque comme ça ! Ça faisait longtemps que je voulais me lancer mais je n'osais pas l'admettre à mon entourage. Aujourd'hui, j'ai grandi, je fais ce que j'ai envie et je ne le regrette pas !



Selon la chambre syndicale de la sophrologie, 12% des sophrologues sont des hommes

Rodolphe, 39 ans, sophrologue



Je viens de terminer mon parcours pour devenir sophrologue-énergéticien. J'ai entamé cette reconversion professionnelle il y a deux ans après avoir travaillé en tant que responsable des marchés français et belge dans la vente de sièges autos pour enfants. Quand j'étais jeune, la psychologie m'intéressait beaucoup mais j'ai pris le chemin du secteur commercial. Avec le temps, je ne me sentais pas en accord avec mon métier et je crois que mon corps me l'a fait comprendre car je suis tombé malade.

Je me suis redirigé vers mes premières amours, la psychologie, en reprenant le chemin de la faculté mais ce n'était pas fait pour moi ! Puis j'ai entendu parler de la sophrologie, une discipline qui a vite suscité mon intérêt. J'aime le contact humain, accompagner les personnes dans une démarche de mieux-être et les aider grâce à une méthode douce. La sophrologie s'intéresse au corps et non au mental. L'objectif est de ressentir son corps, sa respiration. Au fur et à mesure de ma formation, j'ai pu appréhender tout le potentiel de cette méthode. Pour exercer ce métier, les qualités essentielles sont pour moi une grande ouverture d'esprit, la capacité à faire appel à des notions d'intuition et de perception, avoir une voix assez calme et posée. La sophrologie requiert aussi des compétences d'anatomie car il est important de connaître le corps humain.

Dans ma formation, nous étions uniquement deux hommes. C'est vrai que je m'y attendais mais cela ne m'a posé aucun problème. Au contraire, ça me fait même rire. Je ne me suis jamais posé la question en ces termes, métier d'homme ou métier de femme. La seule question pour moi était : « *Est-ce que ce métier me plaît ?* ». Et la réponse était oui ! J'ai découvert une discipline passionnante. Je me sens utile et quand on réussit à aider quelqu'un, c'est un cadeau !



Selon le dernier rapport du Commissariat Général à la Stratégie et à la Prospective, il y aurait entre 1,3% et 1,5% d'hommes dans le secteur de l'accueil et de l'éducation des jeunes enfants

Justin, 27 ans, aide-éducateur à la crèche du Parc de Passy, gérée par l'association Crescendo, dans le 16^{ème} arrondissement de Paris



Je suis en formation d'éducateur de jeunes enfants depuis 3 ans. Je travaille depuis septembre dans cette crèche où je suis le seul homme. C'est ma première expérience en tant que « *professionnel* ». Avant de me lancer dans cette voie, j'ai fait plusieurs formations. Je ne trouvais pas l'étincelle qui me donne envie de me dépasser. J'ai eu quelques expériences de baby-sitting, puis une amie m'a parlé de ce métier. J'ai toujours aimé la relation avec les enfants et les matières liées à ce métier telles que la pédagogie, la psychologie, le développement du jeune enfant m'ont très vite intéressé. Et dès que j'ai commencé la formation, en découvrant la réalité du métier, j'ai su que j'étais au bon endroit.

On accompagne les enfants, on les soutient dans leur développement au quotidien, afin qu'ils puissent évoluer, s'amuser, développer leur créativité. En ce moment, je suis avec les bébés. On leur propose des activités d'éveil. On est vraiment en soutien de l'enfant. J'aime la dimension humaine de ce travail. Au début, mes amis n'ont pas compris cette orientation professionnelle ! Mais j'ai assumé mon choix, j'ai pris confiance en moi pour persister dans cette voie.

Je pense qu'il y a une mauvaise vision du métier ! Cela va bien plus loin que de changer des couches. La dimension pédagogique et psychologique est très forte, il y a aussi une vraie éthique professionnelle. Je pense qu'être un homme a été un atout pour trouver des stages. C'est important qu'il y ait une figure masculine pour les enfants. Les papas aussi viennent me demander des conseils, me parlent de certaines de leurs inquiétudes. J'ai toujours été bien accueilli, que ce soit par les collègues ou les parents. C'était long et compliqué pour moi, j'ai eu du mal à assumer, à chanter les comptines par exemple ! Mais aujourd'hui je suis vraiment épanoui et j'adore mon métier !



En 2011, la part des femmes dans ce secteur professionnel était de 23,2%

Julie, 34 ans, maraichère dans l'agriculture urbaine



Mes parents et grands-parents étaient fleuristes, alors j'ai sans doute hérité de la main verte dans mes gènes. Lorsque j'étais petite, je n'aimais pas aller sur les marchés. J'ai commencé à y prendre goût progressivement sans penser en faire ma carrière. J'ai travaillé pendant dix ans dans une maison de disque, c'était très stimulant mais j'avais envie d'évoluer. Je m'intéressais beaucoup en parallèle à l'agriculture urbaine et j'ai entrepris une reconversion professionnelle. Pendant un an, j'ai effectué des formations à l'Ecole du Breuil, enchaînant les cours d'agriculture urbaine, de potager biologique et de culture de fruits et légumes sur toit. J'ai obtenu mon diplôme de première année à l'Ecole des Plantes de Paris et je continue actuellement cette année ma formation.

J'ai créé une serre locale de production de plants d'aromatiques, de plantes médicinales, et de petits fruits et légumes faciles à cultiver en milieu urbain. Depuis septembre 2017, ma serre est sur le toit du MOB Hôtel à Saint-Ouen en Seine-Saint-Denis. En une année, j'ai pu produire plus de 1000 plants dans un espace qui fait six mètres carrés. Ma problématique aujourd'hui, c'est de trouver des points de vente.

Dans ce métier, la difficulté, c'est parfois la contrainte physique. Quand je vais sur les marchés, je transporte toute ma production ! C'est important pour moi d'y arriver seule.

Dans les formations que j'ai suivies, il n'y avait presque aucune femme et j'ai senti les moqueries des hommes sur le ton « On va voir ce qu'elle donne la petite avec un râteau ». Ils étaient assez étonnés de voir une femme. Pourtant, beaucoup de femmes jardinent chez elles mais ne l'envisagent pas comme une profession en tant que telle. Mais il n'y a aucune raison pour laquelle les femmes ne pourraient pas le faire.



Selon le ministère de l'Éducation nationale,
de l'enseignement supérieur et de la recherche,
82,6% des enseignants dans le premier degré
étaient des femmes en 2014-2015

Tanguy, 41 ans, instituteur à l'école élémentaire de la Brèche aux Loups dans le 12^e arrondissement de Paris



Je viens de faire ma douzième rentrée scolaire en septembre. Cette année, je m'occupe d'une classe de CM2. Je suis également maître-formateur, je passe un quart de mon temps à accompagner et à former d'autres enseignants débutants. Auparavant, j'ai travaillé plusieurs années dans les ressources humaines pour une grande firme internationale de cosmétiques. J'avais 28 ans quand j'ai entamé ma reconversion professionnelle. Ce qui m'a motivé avant tout, c'est la recherche de sens. J'avais un métier intellectuellement stimulant, socialement reconnu mais je me levais le matin sans trop savoir pourquoi. Aujourd'hui, je ne me pose plus du tout cette question. La réponse est évidente quand on est face à 25 enfants. Ma motivation est d'amener les enfants à devenir des citoyens, à penser par eux-mêmes et de leur donner des outils pour y arriver. C'est passionnant quand on voit un enfant réussir « à se passer de nous ».

C'est un métier où il y a parfois un risque de découragement quand on veut les aider à avancer et qu'on n'y arrive pas. Et quand on intervient dans des contextes de difficultés sociales, on les prend en pleine figure. On se sent parfois impuissant car nous ne sommes ni assistant social ni Superman. On est juste des enseignants, c'est important mais parfois pas suffisant. Dans cette profession, la dimension humaine est très importante et il est nécessaire de savoir transmettre la connaissance et la culture. Il faut de l'empathie, s'adapter aux élèves, être patient, et savoir adopter la bienveillance ou la fermeté si nécessaire.

Le fait qu'il y ait peu d'hommes n'a jamais été un frein pour moi. Je ne me suis pas posé la question comme ça et je n'y pense pas souvent sauf quand j'arrive dans une école et que je ne vois aucun homme ! Je pense que les élèves ont tout à gagner à avoir des référents des deux sexes, qu'un homme au même titre qu'une femme peut incarner le savoir et la rigueur.



En 2011, 11,7% de femmes
exerçaient ce métier

Valérie, 42 ans, technicienne en support informatique



Je fais ce métier depuis une quinzaine d'années. C'est une véritable passion et je suis autodidacte. J'ai toujours su que je voulais faire ce métier, en tout cas travailler dans le secteur de l'informatique ! J'ai eu mon premier ordinateur vers l'âge de dix ans et cet univers m'a tout de suite plu. J'aime le diagnostic et la résolution, la dimension technique qu'il faut maîtriser. Et surtout, j'aime quand mes clients sont satisfaits.

L'intégration dans ce milieu n'a jamais été un frein. Au contraire, au démarrage, les collègues masculins sont plutôt contents d'accueillir une femme. C'est après, qu'il y a parfois des difficultés. Durant mon parcours professionnel, j'ai ressenti beaucoup de challenge. En tant que femme, on se retrouve comme « *en compétition* » avec des hommes, on doit encore plus faire ses preuves. Je pense qu'il faut quand même avoir du répondant et avoir une certaine force de caractère ! Ayant un tempérament plutôt doux et tranquille, cela n'a pas toujours été facile pour moi ! J'ai même pensé arrêter quand on m'a dit que la prime que j'avais reçue... je l'avais uniquement parce que j'étais une femme, et non grâce à mon travail et mes compétences. Mais c'est une passion alors je ne regrette pas mon choix et je souhaite poursuivre dans cette voie !



En 2011, la profession d'infirmiers comptait 87,7% de femmes

Arnaud, 47 ans infirmier au bloc opératoire, diplômé d'Etat à l'hôpital Trousseau dans le 12^e arrondissement de Paris



Je travaille aujourd'hui au sein du bloc gynécologie/obstétrique et celui de la pédiatrie. J'ai commencé par faire une formation pour être préparateur en pharmacie que j'ai vite arrêté. J'ai enchaîné avec des petits boulots. J'ai postulé à l'hôpital sur un conseil de ma grand-mère, elle-même infirmière.

Je suis rentré comme agent hospitalier, j'ai gravi petit à petit les échelons. J'ai découvert l'univers du bloc opératoire à l'issue de ma formation d'aide-soignant. J'étais au démarrage un peu réfractaire puis finalement cela m'a plu. C'est un peu spécial, il s'agit d'un environnement très fermé, très réglementé, il y a beaucoup de normes à respecter avec une équipe pluridisciplinaire et sous tension. Les rapports humains sont assez intenses. J'ai donc suivi les trois années d'école d'infirmiers et 18 mois de spécialité. La relation avec le patient dans le bloc est assez courte, c'est un moment délicat pour les mettre en confiance et les rassurer. J'aime aussi le côté technique durant l'intervention chirurgicale. C'est un métier pour lequel il faut beaucoup de rigueur et d'anticipation.

Etre un homme dans ce secteur, c'est plutôt un atout. Cela permet de temporiser l'ambiance dans la relation au travail. Les femmes apprécient aussi la présence d'un homme. En gynécologie, une spécialité purement féminine, il m'est arrivé de me mettre en retrait par rapport aux soins, mais en général il n'y a aucune difficulté. Il suffit de faire preuve de professionnalisme et de douceur. Au sein de l'hôpital, nous sommes trois infirmiers de bloc. Ce métier m'apporte une vraie satisfaction quand toute la procédure se passe bien et à l'inverse, il y a une forme de frustration quand on manque de moyens, de temps ou de personnel. Il y a beaucoup d'adrénaline dans ce métier, mais c'est aussi cela que l'on recherche.



Selon la direction de la recherche, des études,
de l'évaluation et des statistiques du ministère des
Solidarités et de la Santé, au 1^{er} janvier 2016, on
comptabilisait 94,3% de diététiciennes en France

Maxime, 33 ans, diététicien. Installé dans le 10^e arrondissement de Paris, il exerce en libéral



J'ai toujours voulu travailler dans la santé. Mes deux parents sont dans ce secteur et dès l'enfance, je me suis intéressé à ce domaine. L'alimentation m'a aussi très vite attiré. Je me suis donc dirigé vers un BTS diététique, j'ai été diplômé en 2009 et depuis quatre ans, je travaille en libéral. Mon métier consiste à aider les patients à mieux manger en fonction des problématiques qu'ils peuvent rencontrer. J'apprécie particulièrement la dimension d'écoute nécessaire pour trouver des solutions afin d'optimiser au mieux leur santé et les aider à retrouver le plaisir de manger.

Durant mes études, nous étions trois hommes pour environ quarante femmes. Dans les réseaux de santé, lors de conférences par exemple, on se rend bien compte de la faible représentativité des hommes, car on est le plus souvent en minorité ! Et il est toujours indiqué « *diététicienne* », ce n'est jamais écrit au masculin ! Je ne l'ai jamais vécu comme une difficulté mais plutôt comme un atout, cela permet de se différencier, même si parfois on se sent un peu isolé ! Toutefois, comme le métier de diététicien n'est pas très connu, je crois qu'il n'y a pas forcément d'a priori sur cette profession et je n'ai pas de remarque particulière. Je pense aussi que les mentalités évoluent. Le sport ou l'alimentation, cela concerne tout le monde et les hommes s'en préoccupent davantage aujourd'hui. Certains de mes patients viennent d'ailleurs me voir parce que je suis un homme ! Il y a vraiment de la place pour les hommes dans ce métier.



9% des start-up sont dirigées par des femmes en France

Marlène, 39 ans, co-fondatrice de La Capsule. Cette start-up propose des formations de développement web pour les entrepreneurs



Après une école de commerce et un master en marketing, j'ai commencé à travailler dans le secteur de la grande distribution puis comme cheffe de projet marketing dans le digital. J'ai très vite eu envie de me lancer dans l'entrepreneuriat. On a lancé La Capsule en 2016 avec l'idée de rendre le code accessible à tous, et pas seulement pour former des développeurs web mais aussi des futurs entrepreneurs à la culture « code ».

Un salarié sur trois dans le numérique est une femme et c'est encore pire dans la « tech », car seulement 16% des salariés sont des femmes. Dans nos formations, on accueille environ 20% de femmes donc c'est vrai que ça fait réfléchir ! Je pense que les femmes s'autocensurent lorsqu'il s'agit de voies techniques car je ne vois pas pourquoi un cerveau féminin comprendrait moins les maths, les sciences qu'un cerveau masculin ! Il faut encourager les jeunes filles à aller dans ces filières numériques (elles sont 15%), car elles bénéficient en plus de bonnes conditions d'insertion sur le marché du travail. J'ai parfois des femmes qui m'appellent et qui me demandent si elles peuvent faire ce métier, si on va recruter des femmes ! Evidemment et au contraire, la mixité dans les équipes est très recherchée.

Personnellement, en tant que créatrice d'entreprise dans la « tech », je dirais qu'on est plutôt les bienvenues...même si j'ai pu constater, dans certaines négociations un peu compliquées ou dans le management, qu'il faut avoir plus de poigne qu'un homme, on ressent qu'il y a parfois quelque chose qui dérange un peu !



Les femmes constituent 11% du personnel de cybersécurité selon l'étude GISWS (Global Information Security Workforce Study)

Alexandrine, 26 ans, consultante en cybersécurité



J'ai fait un parcours assez classique, j'ai fait une prépa scientifique puis j'ai intégré une école d'ingénieurs, Telecom Paris Tech. J'ai validé un master en sécurité des systèmes et des communications. C'est à ce moment-là que j'ai découvert les tests d'intrusion et j'ai décidé de m'orienter dans ce domaine. J'avais des professeurs passionnants qui m'ont transmis le goût du challenge. Je suis arrivée chez Wavestone en 2014 pour un stage et j'ai adoré. Je travaille dans cette société en CDI depuis 2016. Je fais partie de l'équipe d'auditeurs en cybersécurité, je pratique des tests d'intrusion pour nos clients, principalement des entreprises du CAC 40 qui font appel à nous pour tester leurs sites web, applications ou réseaux. On leur montre ensuite leurs vulnérabilités pour qu'ils se préparent au mieux à de potentielles cyber-attaques.

Il y a environ 10% des femmes dans le département cybersécurité, et nous sommes encore moins nombreuses dans l'audit ! Depuis que j'ai commencé les études, j'ai toujours été en minorité, et j'étais la première fille de l'équipe. Pour moi, c'est un atout, on me choisit souvent pour participer à des conférences et des événements, pour donner des cours. C'est une chance de pouvoir m'exprimer et de montrer que l'on peut y arriver en tant que femme. Et si cela peut permettre de susciter des vocations, c'est super ! Je n'ai jamais senti d'hostilité particulière et les relations avec les collègues se passent très bien. Les clients sont un peu surpris mais quand on fait bien son travail, on nous accepte comme n'importe quelle autre personne ! J'adore mon métier et j'aimerais devenir manager. Mon challenge est de montrer qu'une femme peut y arriver.



Selon les derniers chiffres publiés par Syntec Numérique, les femmes représentent 27,5% des effectifs dans le secteur numérique

Carine, 34 ans, développeuse web. Elle travaille pour O'clock, une école à distance qui forme des développeurs web



J'ai étudié la psychologie pendant quatre ans. A l'issue de mes études, j'ai beaucoup voyagé puis je me suis lancée dans une école de photographie, métier que j'ai exercé pendant quelques temps. J'ai ensuite travaillé comme responsable d'un service clientèle pour une start-up. Après un long voyage, j'ai cherché une formation dans le développement web. J'ai intégré O'clock en tant qu'étudiante puis j'ai fait un stage et j'ai signé un CDI en mai 2018. Spécialisée en JavaScript et plus particulièrement dans le langage React, je développe aujourd'hui des fonctionnalités.

Je cherchais un projet de reconversion et j'ai découvert l'univers du code. J'ai alors suivi quelques tutoriels pour voir si cela me correspondait et j'ai bien accroché ! C'était important pour moi de pouvoir travailler à distance, j'aime la rigueur du métier et la créativité qu'il demande. Etre une femme dans l'univers de la « tech » n'a jamais été une difficulté pour moi. C'est vrai qu'il y a cette image du geek collé à ses écrans en permanence qui fait peut-être fuir les femmes ! Alors, oui il y en a, mais il y a aussi des filles et des profils très différents. Cela a surpris un peu mon entourage au début car je ne m'étais pas du tout destinée à ce métier, ni même à cet univers professionnel. Personnellement, je suis fière de mon métier car on doit en permanence chercher une solution, c'est un vrai challenge ! J'ai douté pendant la formation, j'ai douté pendant mon stage, mais ce qui se passe aujourd'hui me fait penser que je peux y arriver ! J'avais peur de ne pas avoir l'esprit scientifique, ayant fait des études plutôt littéraires. Je ne regrette pas du tout. C'est même le contraire, je me dis que j'aurais dû me lancer avant !



En 2011, la famille professionnelle des coiffeurs-esthéticiens comportait 87,7% de femmes

Edo, 44 ans, coiffeur. Il a créé deux salons, « *Les Dada East* » dans le 11^e arrondissement de Paris



J'ai découvert l'univers de la coiffure très jeune, dans le salon de coiffure où ma mère se rendait en tant que cliente. La coiffeuse du salon était aussi ma baby-sitter alors j'y ai passé beaucoup de temps. J'étais curieux et c'est assez vite devenu une passion. J'ai commencé à exercer très tôt, à l'âge de 14 ans. Au début, j'y allais le soir après l'école, pendant l'été puis j'ai arrêté les études pour m'y consacrer pleinement. C'est devenu mon métier et j'ai rencontré beaucoup de personnes qui m'ont montré toute la richesse de cette profession. J'aime le côté humain et artistique, la coiffure permet de révéler la beauté de chaque individu. J'aime aussi le côté artisanal du métier.

Evoluer dans un environnement féminin, cela peut amener parfois des incompréhensions, comme cela arrive entre deux individus, qu'il soit homme ou femme ! Pour moi, il n'y a aucune différence. La base de tout, c'est la passion même si je pense que notre société conditionne la formation et le choix du métier en fonction des sexes. J'ai eu la chance d'avoir une famille qui me laisse la possibilité de faire ce que je voulais. Quand j'ai commencé ce métier, les hommes de ma famille m'ont fait des réflexions comme « *c'est un métier de femme* ». Cela ne m'a jamais atteint. La principale question, c'est davantage la sensibilité au monde de l'esthétique ou de la mode. La coiffure est un univers très féminin dans lequel les hommes ne s'identifient pas forcément. Aujourd'hui, il y a neuf filles dans mon équipe et j'aimerais recruter des garçons mais il n'y en a pas... ou très peu ! Et il y a aussi un problème d'image, de valorisation du métier. On oriente les jeunes vers ce métier avec l'idée que c'est une « *voie de garage* ». Or, c'est un métier passionnant, très prenant et qui demande de nombreuses compétences !



Elle fait partie des 8,1% de femmes conductrices de bus dans cette entreprise

Nora, 50 ans, conductrice de bus à la RATP, au centre Bus Flandre à Pantin



Je suis rentrée à la RATP en 1999, je vais fêter mes 20 ans de service l'année prochaine ! J'ai d'abord effectué des études de comptabilité et d'informatique. Ne trouvant pas d'emploi dans ce domaine, j'ai ensuite évolué en tant que commerciale dans l'univers des cosmétiques. A la suite d'un licenciement économique, j'ai commencé à réfléchir à une reconversion professionnelle. Au départ, c'est mon frère qui m'en a parlé. Ma première réaction a été de me dire : « *c'est impossible de conduire un bus, je ne vais pas y arriver, c'est trop grand, trop gros !* ». Il m'a rassurée et m'a invitée à me lancer. C'était comme un défi pour moi, j'ai passé les tests, les entretiens et la formation RATP et j'ai validé mon permis.

Ce qui me plaît dans mon métier, c'est la conduite, l'ambiance dans le bus, les voyageurs qui discutent avec moi. Je suis maman de deux enfants et les horaires décalés me conviennent bien. Avant les prises de service, on boit le café avec les collègues, on discute. L'ambiance est très agréable au centre Bus de Flandre. C'est vrai que c'est un univers masculin mais j'ai toujours été bien accueillie. Je me souviens quand je suis arrivée, les « *anciens* » prenaient soin des nouveaux, et en particulier des femmes. Les voyageurs aussi me disent qu'ils sont contents de voir des femmes au volant car ils trouvent qu'elles conduisent plus prudemment ! Pour exercer ce métier, il faut aimer conduire notamment en ville, aimer le contact avec les gens, être autonome, ponctuelle et très attentive. Je pense que toutes les femmes peuvent faire ce métier et être épanouie, les bus sont étudiés pour tous les gabarits. Le poste de conduite est vraiment confortable ! Je suis fière de porter la tenue RATP, d'appartenir à cette grande famille et aujourd'hui je ne regrette rien !



En France, selon l'observatoire des métiers de la banque, en 2016, moins de 23% des opérateurs de marché étaient des femmes

Virginie, 51 ans, opératrice de marché dans une salle des marchés financiers



J'ai fait un master de gestion des institutions financières et bancaires, j'ai effectué mon stage dans une salle des marchés sur les produits dérivés. J'ai alors découvert cet univers que je ne connaissais pas du tout. Un univers multiculturel, très technique et très masculin. A l'époque sur le pit*, il n'y avait quasiment que des hommes. J'ai commencé le trading, cela m'a beaucoup plu car c'est très dynamique, très technique. A l'issue de mon stage, je souhaitais poursuivre dans cette voie. Le « numéro 2 » de la salle des marchés a répondu : « *C'est une femme, elle n'est pas ingénieure, je ne la verrai même pas en entretien* ». Ma carrière commence comme cela... Piquée au vif par ce challenge, j'ai eu besoin de me prouver que je pouvais réussir dans ce métier.

J'ai alors postulé pour travailler avec les commerciaux et j'ai été recrutée au sein de la division des dérivés actions. Dans la salle des marchés, il y avait environ 10% de femmes. J'ai alors embauché des femmes pour équilibrer ce milieu très masculin. On était les pionnières dans la banque française ! Mon parcours a été un saut d'obstacles dans un univers où beaucoup d'hommes sont misogynes mais où certains vous donnent aussi votre chance. Aujourd'hui, la mixité est à l'agenda des ressources humaines des grandes banques françaises et internationales. Et il n'y a aucune raison objective pour que les femmes ne trouvent pas leur place dans cet univers, il n'y a aucun effort physique. Il faut de la rigueur, de la prudence, de la réactivité, des qualités qui sont autant l'apanage des hommes que des femmes. Ce métier m'a passionné et m'a permis de me dépasser.

* ancien lieu d'échange physique où les opérateurs se réunissaient pour acheter et vendre leurs titres



En 2011, près de 78,5% des caissiers
étaient des femmes

Mohammed, 26 ans, responsable-adjoint de caisse au sein du magasin Carrefour Market de la rue de Sèvres à Paris



J'ai commencé il y a environ quatre ans à travailler comme hôte de caisse puis j'ai eu la possibilité d'évoluer vers le poste d'accueil et de gérer le coffre et les flux d'argent pour les caisses. A ce moment-là, mes responsables m'ont fait confiance et aujourd'hui, je suis responsable-adjoint de caisse depuis plus de deux ans. Mon poste consiste à superviser la vingtaine d'hôtes et hôtesse de caisse, d'être en appui si besoin, de renseigner la clientèle et de gérer le coffre. L'objectif est de satisfaire au mieux notre clientèle et de la fidéliser.

C'est un milieu féminin c'est vrai mais je n'ai jamais été comparé à une femme ou on ne m'a jamais traité différemment. Que ce soit dans la relation avec les collègues ou avec la clientèle, je n'ai pas été confronté à des remarques sexistes ! Peut-être une fois, une cliente a été surprise et m'a dit « *Ha ! ce n'est pas une hôtesse de caisse !* ». Dans ma vie personnelle non plus, je n'ai pas du tout de remarque et j'assume vraiment mon métier parce qu'il me plaît. J'aime être dans la relation avec la clientèle et informer au mieux pour que la personne soit satisfaite ! C'est assez gratifiant. Les valeurs du métier pour moi sont le respect, l'amabilité et le sens du service.

Je suis très fier de mon métier et cela m'apporte beaucoup au niveau professionnel et personnel, cela renforce mon esprit d'équipe. J'aime être présent pour mes collègues et m'assurer qu'ils peuvent compter sur moi. Parfois, il y a beaucoup de stress, certains samedis, on comptabilise plus de 4000 passages en caisse ! J'essaie toujours de m'améliorer. Je ne veux pas m'arrêter là, je veux gravir les échelons et devenir un jour manager !



REMERCIEMENTS

Nous adressons nos sincères remerciements à toutes les personnes qui ont participé à ce beau projet et tout particulièrement Adrien, Alexandrine, Arnaud, Carine, Christian, Edo, Julie, Justin, Loïc, les deux Marlène, Maxime, Meggane, Mohammed, Myriam, Nora, Rodolphe, Tanguy, Valérie et Virginie.

Textes : Déborah Antoinat
Photos : Juan Manuel Hernandez Aguilar
Graphisme et mise en page : Carole Rennes
Impression : service reprographie de Pôle emploi

